

RIEF

**Revue
italienne d'études françaises**
Littérature, langue, culture

6 | 2016
Les romanciers oubliés des années Trente

Lettres échangées entre Sainte-Beuve et Madame Aupick

suivies du « dossier littéraire » sur Baudelaire par Sainte-Beuve

Andrea Schellino



Éditeur
Seminario di filologia francese

Édition électronique

URL : <http://rief.revues.org/1220>
DOI : 10.4000/rief.1220
ISSN : 2240-7456

Référence électronique

Andrea Schellino, « Lettres échangées entre Sainte-Beuve et Madame Aupick », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 04 février 2017. URL : <http://rief.revues.org/1220> ; DOI : 10.4000/rief.1220

Ce document a été généré automatiquement le 4 février 2017.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Lettres échangées entre Sainte-Beuve et Madame Aupick

suivies du « dossier littéraire » sur Baudelaire par Sainte-Beuve

Andrea Schellino

- 1 Plusieurs documents témoignent des relations de M^{me} Aupick avec des hommes de lettres, pendant la maladie et après la mort de Baudelaire. Sa correspondance avec Sainte-Beuve est restée en partie inédite. La première lettre connue de la part de M^{me} Aupick date du mardi 10 juillet 1866. Le manuscrit autographe en est conservé dans le fonds Lovenjoul, à la Bibliothèque de l'Institut (Ms Lov. D 597, fol. 209-210), à Paris. Cette lettre a été éditée par Jean et Alain Bonnerot dans leur *Correspondance générale* de Sainte-Beuve, avec de nombreuses imprécisions, que nous allons rectifier¹. Le jeudi 12 juillet 1866, Sainte-Beuve avait répondu à M^{me} Aupick. Ce billet, également publié par Jean et Alain Bonnerot², avait été reproduit en fac-similé dans le numéro spécial du *Manuscrit autographe* consacré à Baudelaire, en 1927³.
- 2 En juillet 1866, l'état de santé de Baudelaire, frappé d'aphasie après une chute dans l'église Saint-Loup de Namur autour du 15 mars 1866, est grave. Rentré à Paris, il est hébergé depuis le 4 juillet dans la maison de santé d'Émile Duval, située 1, rue du Dôme, où il est soumis à des traitements hydrothérapeutiques. Dans sa chambre, vingt-six volumes lui tiennent compagnie, dont les poésies de Sainte-Beuve⁴.
- 3 Durant le séjour de Baudelaire à la maison de santé de Duval, M^{me} Aupick s'était installée au 8 de la rue Duphot. Le 11 juillet, elle écrit à Poulet-Malassis : « J'ai nommé à Charles quelques-uns de ses amis pour savoir s'il serait désireux de les voir ; il a accueilli avec joie les noms de *Sainte-Beuve*, *Max. Ducamp*, *Henry la Madeleine*, *Théodore de Banville*, *Hetzel*, *Le Comte de l'Isle* (le poète) [sic]. J'ai écrit à Sainte-Beuve et Max. Ducamp »⁵. Elle regagne Honfleur peu après le 23 juillet, ayant constaté que sa présence excédait Baudelaire.
- 4 Un mois plus tard les amis du poète envoient une pétition au ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, pour obtenir une subvention couvrant les frais médicaux⁶. Trois académiciens, Sainte-Beuve, Jules Sandeau et Mérimée, soutiennent la requête. Voici l'apostille de Sainte-Beuve :

Je viens appuyer de toutes mes forces auprès de Monsieur le Ministre la requête de mes amis co-signataires. M. Baudelaire est un des talents les plus fins et les plus distingués qui se soient produits dans ces quinze dernières années. Je me permettrai de faire remarquer que M. Baudelaire est fils (d'un premier mariage) de Madame la Générale Aupick. Sa mère qui l'aime tendrement ne vit que d'une pension de 6 000 francs qui lui est accordée par l'Empereur comme veuve d'un ancien ambassadeur ; à l'heure qu'il est plus de la moitié de cette pension doit être employée pour le traitement et l'entretien de ce cher fils malade. La bonté de Monsieur le Ministre voudra bien tenir compte de cet ensemble de situation si digne d'intérêt.⁷

- 5 Le 15 janvier, Baudelaire avait écrit à Sainte-Beuve pour l'avertir de son mauvais état de santé, qui l'obligeait quelquefois à rester « au lit pour plusieurs jours »⁸. C'est par la presse que le critique apprend l'attaque dont le poète est victime à la mi-mars⁹. La lettre de Poulet-Malassis à Asselineau du 14 avril 1866 révèle que Sainte-Beuve, par l'entremise de Jules Troubat, son dernier secrétaire, s'était adressé aux amis de Baudelaire pour s'enquérir de son état¹⁰. Quelques mois plus tard, Troubat rend visite à Baudelaire et donne ses impressions à Poulet-Malassis, le 21 janvier 1867 : « Il m'a montré tout ce qu'il aimait, lorsque j'ai été le voir : les poésies de Sainte-Beuve, les œuvres d'Edgar Poe en anglais ; – un petit livre sur Goya, – et, dans le jardin de la maison de santé Duval, une plante grasse exotique, dont il m'a fait admirer les découpures »¹¹.
- 6 Baudelaire meurt le 31 août 1867. Le 2 septembre, Sainte-Beuve envoie un mot de condoléances à M^{me} Aupick. Malade, il s'excuse de ne pas pouvoir assister aux obsèques, qui ont lieu le jour même. Cette lettre a été publiée la première fois en 1878 par Troubat, avec une date erronée : « 12 » au lieu de « 2 » septembre 1867¹². Asselineau et Poulet-Malassis l'avaient transcrite et, le 25 décembre 1874, envoyée à Troubat, alors engagé dans l'édition de la correspondance de Sainte-Beuve¹³. La lettre, dont une reproduction en fac-similé se trouve dans *Le Manuscrit autographe*, a été rééditée par Jean et Alain Bonnerot. La réponse de M^{me} Aupick du 7 septembre est inédite, même si Gérard Antoine y fait allusion dans son édition de *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*¹⁴. Le manuscrit autographe est conservé dans le fonds Lovenjoul¹⁵.
- 7 Le fonds Lovenjoul comprend un autre document qui témoigne de l'intérêt que Sainte-Beuve portait à Baudelaire. Sainte-Beuve avait constitué un « dossier littéraire » sur le poète, comprenant huit notices nécrologiques parues dans la presse. Cet ensemble réunit quelques coupures de presse précédées d'une feuille en guise de couverture où il est indiqué : « Charles Baudelaire ». En bas à gauche, Sainte-Beuve a noté et entouré cette formule : « Baudelaire, dans l'art romantique, c'est l'*Aloisius Bertrand* de la Décadence »¹⁶. Nous avons retrouvé les références bibliographiques de ces coupures, destinées probablement à nourrir l'étude sur Baudelaire que Sainte-Beuve n'a jamais écrite, cependant Jules Troubat confirme, dans une lettre à Poulet-Malassis, le 8 septembre 1872, qu'il avait l'intention de l'écrire :

Quant à Baudelaire, Sainte-Beuve aurait fait un article sur lui ; c'était son intention et les œuvres complètes ou se complétant soit par les éditions de Paris soit par celles de Bruxelles, lui eussent été une occasion de donner suite à ce projet. Mais il portait son sujet dans sa tête, il l'y avait de longue main. Il connaissait son Baudelaire de tout temps, il l'avait appelé une fois dans une lettre dont Baudelaire était fier, *son cher fils*. Il m'aurait un matin, au pied levé, dicté l'article improvisé : il n'a laissé aucune note préparée là-dessus.¹⁷

ANNEXES

[M^{me} Aupick à Sainte-Beuve][De la mère de Baudelaire]¹⁸ ce 10 juillet [1866].

Paris hôtel meublé rue Duphot 8.

Monsieur,

Lorsque vous avez appris par les journaux, le coup affreux, dont mon pauvre fils a été frappé, vous y avez pris beaucoup de part, je le sais, et connaissant l'affection si vive, avec la profonde admiration qu'il éprouve pour vous, de bien longue date, je ne puis résister au désir de vous donner quelques détails sur son triste état, bien persuadée que vous n'y serez pas indifférent. J'étais chez moi à Honfleur, lorsque j'ai su qu'il avait été frappé de Paralyse. De suite, je suis accourue près de lui, à Bruxelles, où je l'ai soigné pendant trois mois¹⁹. Tout le côté droit, ainsi que la face droite avait été paralysés [sic] [et biffé] deux fois ; et deux fois avec l'amollissement au cerveau. La Paralyse du bras et de la jambe ont [sic] été diminuant, mais l'*Aphasie*, qui en a été la suite, persiste toujours. Mon pauvre fils ne peut proférer que deux ou trois mots : *ah ! non, cré non, non*²⁰. Vous devez comprendre, Monsieur, mes angoisses et ma douleur. Je voulais, c'eût été une consolation pour moi, de la garder toujours près de moi, entreprendre près de lui une œuvre de dévouement pour toujours peut-être, et lui consacrer mes soins durant le peu de temps qu'il me reste à vivre ; mais les médecins à Bruxelles m'ont dit que dans son intérêt, je devais le mettre dans une maison de santé. À Paris, ils m'ont tenu le même langage, entre autres M^r Lassègue²¹. Je soupçonne qu'ils m'ont donné ce conseil, par la sympathie que je leur inspire : ils ont pitié de moi, me voyant en contact vieille et infirme avec cet infortuné, qui dans de certains moments, ne pouvant pas se faire comprendre, devient violent, et se met en colère, surtout contre moi.

J'ai donc cédé, et Charles *de son plein gré*, ayant témoigné une grande répugnance, à aller à Honfleur, s'est laissé conduire avec *calme et résignation* dans la maison de santé du docteur Duval²², 2 rue du Dôme (rue donnant dans la rue Lauriston) près de l'arc de Triomphe. Il s'y trouve bien. Depuis qu'il y est, il est plus calme. Il ne s'est jamais emporté contre personne de la maison : on le trouve même doux et poli. M^r le docteur Lassègue [,] une de nos célébrités, pour les maladies d'aliénés, va le voir quelquefois. Mais Charles n'est pas aliéné : il a conservé une certaine lucidité d'esprit : au surplus, on ne peut pas savoir jusque à [sic] quel point l'intelligence (cette belle intelligence d'élite a baissé) [sic], puisqu'il ne parle pas. Je vais le voir tous les jours, entre une heure et quatre heures. Dans cette maison on peut voir les malades, tous les jours, à toute heure. Quelques amis vont le visiter quelquefois²³, ce qui me fait grand plaisir, non seulement parce que c'est une distraction pour lui, mais parce que M^r Duval pense que cela doit l'aider à apprendre à parler. Oserai-je vous prier, Monsieur, d'engager ses amis que vous devez connaître, lorsque vous les verrez, d'aller le voir ; ce sera une œuvre de charité, car la conversation avec lui est impossible, mais il entend, et comprend tout, et aime à entendre parler *art et littérature*. Je n'ose pas vous prier, Monsieur, surchargé d'occupations, comme vous l'êtes, d'aller le voir, mais le cas échéant, je vous offre d'avance avec l'expression de ma reconnaissance, celle de mes sentiments les plus distingués.

C. V^{ve} Aupick.

Au moment de fermer cette lettre, l'éloge que vous avez fait de mon fils, dans le temps, lorsqu'il s'était présenté pour l'académie, me revient à la pensée, éloge dont j'ai été si heureuse et si fière surtout, venant de vous, Monsieur²⁴ ! Dans l'effusion de ma joie, comment ne vous en ai-je pas remercié alors ? Je veux réparer ici cette omission, et vous dire toute l'affection et la reconnaissance que mon cœur a voué [*sic*] à ceux qui ont apprécié et qui aiment mon fils.

[Sainte-Beuve à M^{me} Aupick]

Ce 12 juillet 1866.

Madame,

Vous avez bien raison de penser que rien ne m'a plus intéressé et occupé que cet état de notre cher poète. Il m'avait écrit, dans les derniers temps, de Bruxelles²⁵. Ses lettres où il me parlait de ses inquiétudes nerveuses étaient pleines d'esprit et de finesse, comme toujours. Quelques amis qui sont allés le voir chez M. Duval (notamment M. Champfleury) me parlent de son moral, de manière à nous laisser de l'espérance. J'irai certainement le voir, et prochainement. Il n'est pas dans la littérature un seul homme qui m'ait témoigné plus d'amitié et à qui j'en rende autant. J'entre dans tout ce qu'il y a de cruel dans votre peine. Dites-vous bien [,] Madame, qu'elle est partagée par tous ceux qui sentent le prix de la distinction et la rareté du talent.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux,

Sainte-Beuve.

[Sainte-Beuve à M^{me} Aupick]

Ce 27^{bre} 1867.
répondue²⁶

Madame,

Quoique trop prévu, ce coup nous frappe tous. Votre fils et notre ami était depuis longtemps dans les limbes, dans cet entre-deux pénible et obscur qui n'est ni la vie ni la mort. Le voilà enfin entré dans la pure région de la mémoire et du poétique souvenir. Il nous sera permis de penser à lui dans cette partie de lui-même si distinguée et si fine qui composait sa physionomie morale. C'est au soin de rassembler tout ce qui peut la transmettre que doivent désormais se consacrer ses intimes amis. Il faut que son profil reste gravé dans les médaillons de ce temps²⁷. – Malade moi-même²⁸, invalide et infirme depuis plusieurs mois et sans espoir de reprendre ma vie sociale, je me vois obligé de n'assister que de loin aux derniers devoirs que lui rend l'amitié ; mais j'y prends part de toute ma pensée et de tout mon cœur.

Veillez agréer, madame, l'assurance de mes douloureux et respectueux sentiments,

Sainte-Beuve.

[M^{me} Aupick à Sainte-Beuve]

Ce samedi 7 sept. [1867.]

Monsieur,

Je suis bien peinée de vous savoir souffrant. Vous, qui étiez si bienveillant pour mon fils, et qui vous intéressiez à ses succès littéraires, puis-je être indifférente à l'état maladif que

vous me dépeignez ! Je regrette infiniment sans doute, que vous n'ayez pas pu assister à ses obsèques, mais combien j'ai été profondément reconnaissante des éloges et du souvenir que vous léguez à mon fils, qui vous avait voué un véritable culte, de la plus haute admiration et de l'attachement le mieux senti ! Avec cette assurance, recevez aussi celle, je vous prie, de mes sentiments les plus distingués.

C. V^{ve} Aupick.

« Dossier Baudelaire » constitué par Sainte-Beuve, fonds Lovenjoul, Bibliothèque de l'Institut

Coupures de presse :

1. Théophile Gautier, « Charles Baudelaire », *Le Moniteur universel*, 9 septembre 1867, p. 1-2 ; dans la rubrique « Revue des théâtres »²⁹. Sainte-Beuve a souligné à l'encre la mention : « Né dans l'Inde », et ajouté un trait dans la marge en regard de ce passage : « Ces plantes, aux feuillages bizarrement découpés, d'un vert noir ou minéralement glauque, comme si le sulfate de cuivre les teignait, ont une beauté sinistre et formidable. On les sent dangereuses malgré leur charme ». Gautier fait ici allusion à un conte de Nathaniel Hawthorne qui contient la description d'un « jardin singulier, où un botaniste toxicologue a réuni la flore des plantes vénéneuses »³⁰, qui lui rappellerait la poétique des *Fleurs du mal*³¹.

2. Auguste Vitu, « Nécrologie », *L'Étendard*, mardi 3 septembre 1867, p. 3³². Sainte-Beuve a inscrit à l'encre le nom du journal, en haut au centre de la coupure, entre parenthèses.

3. [Édouard Bauer], *La Presse*, mardi 10 septembre 1867, p. 2 ; dans la rubrique « Nouvelles du jour » ; non signé³³. En haut à droite de la coupure du journal, de la main de Sainte-Beuve : « *La Presse* du 10 septembre 1867 ». Nous transcrivons entièrement cet article, qui évoque les relations entre Baudelaire et Sainte-Beuve :

Les journaux ont tous raconté la vie de Baudelaire. Cependant quelques épisodes intéressants de l'existence de l'original poète paraissent avoir été oubliés, tels que la candidature de Baudelaire à l'Académie française.

La mort d'Alfred de Vigny avait donné l'idée à Baudelaire de se présenter à l'Académie³⁴. Il ne se faisait aucune illusion sur le résultat de sa candidature, mais il tenait à affirmer par-là les droits de la poésie.

Il fit donc avec ordre et en conscience les visites aux académiciens. Rien n'était aussi imprévu qu'un pareil hôte ; ceux qui avaient ouï parler de sa personne et de ses vers restaient effarés et abrutis de tant d'audace ; les autres, plus nombreux, pacifiques sénateurs de la littérature conservatrice, ignoraient tout à fait Baudelaire, et croyaient avoir affaire à quelque doux insensé.

M. Sainte-Beuve connaissait bien Baudelaire, et le reçut très amiablement. Il le félicita de son talent, mais se moqua assez finement de ses prétentions académiques. Il publia même un article d'étude sur Baudelaire dans le *Constitutionnel*, où il analysait avec une rare sagacité le talent si raffiné du poète³⁵.

Baudelaire avait un vif dédain pour Alfred de Musset, qu'il trouvait faible et mou ; son grand Dieu était Victor Hugo ; son Dieu spécial et intime était Théophile Gautier, à qui il dédia les *Fleurs du mal*, avec cette épigraphe : *Au poète impeccable*.

Il professait une grande admiration pour le talent de Daumier, et préférerait de beaucoup l'énergie de ses dessins à la coquetterie des lithographies de Gavarni³⁶.

Dans ces derniers temps, il fit la connaissance d'un dessinateur anglais avec qui Gavarni avait passé les trois années de son séjour en Angleterre³⁷. Il passa en revue dans une série d'articles les plus remarquables qu'il ait publiés, tous les sujets

d'aquarelles de cet étrange dessinateur fantaisiste ; le monde des dandys et des soldats, toutes les élégances du sport et de la galanterie³⁸.

Baudelaire professait en toute occasion sa foi profonde, catholique, apostolique et romaine, et s'appuyait souvent sur les Pères de l'Église.

4. Xavier Feyrnet [pseudonyme d'Albert Kaempfen], *Le Temps*, lundi 2 septembre 1867, p. 2 ; dans la rubrique « Chronique »³⁹. Sainte-Beuve note le nom du journal, entre parenthèses, en haut à gauche de la coupure.
5. [Édouard Bauer], *La Presse*, mardi 3 septembre 1867, p. 2 ; dans la rubrique « Nouvelles du jour » ; non signé⁴⁰. En bas de la coupure, entre parenthèses, Sainte-Beuve écrit le nom du journal.
6. Louis Ratisbonne, *Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 3 septembre 1867, p. 3 ; dans la rubrique « Faits divers »⁴¹. En bas de la coupure, à gauche de la signature, entre parenthèses, de la main de Sainte-Beuve : « (*Débats*) ».
7. [Auguste Vitu], « Nécrologie », *L'Étendard*, mercredi 4 septembre 1867, p. 3 ; non signé⁴². Le dossier de Sainte-Beuve réunit les quatre colonnes découpées de l'article, qui rassemble les discours que Banville et Asselineau avaient prononcés aux obsèques de Baudelaire. Sainte-Beuve note, tout de suite après le chapeau de présentation de Vitu, entre parenthèses : « (Lundi 2 septembre 1867) », date des funérailles de Baudelaire.
8. Louis Veuillot, *L'Univers*, lundi 2 septembre 1867, p. 3 ; dans la rubrique « Bulletin »⁴³. À côté du texte, dans la coupure, de la main de Sainte-Beuve : « Baudelaire mort le 31 août [(ou le 1^{er} 9^{bre}) biffé] 1867 » ; en bas : « *L'Univers* du 2 septembre 1867 ».

NOTES

1. Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. XV, recueillie, classée et annotée par J. Bonnerot, Nouvelle série par A. Bonnerot, t. IX, Toulouse-Paris, Privat-Didier, 1966, p. 227-228. Je tiens à remercier M. Olivier Thomas, de la Bibliothèque de l'Institut, pour l'aide qu'il a bien voulu m'accorder.
2. *Ibid.*, p. 227.
3. *Le Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à Charles Baudelaire, Paris, Auguste Blaizot, 1927, p. 101.
4. C. Pichois, J. Ziegler, *Charles Baudelaire* [Paris, 1987], Paris, Fayard, 2005, p. 742.
5. E. Crépet, *Charles Baudelaire. Étude biographique*, revue et mise à jour par J. Crépet, Paris, Léon Vanier, 1906, p. 301, n. 1 ; J. Crépet, « Les derniers jours de Charles Baudelaire. Lettres inédites de Madame Aupick à Poulet-Malassis », dans *La Nouvelle Revue française*, 230, 1^{er} novembre 1932, p. 641-671, p. 655.
6. Elle arrive dans les bureaux du ministère le 25 août, et, le 4 octobre, Duruy accorde à Baudelaire une indemnité de 500 francs.
7. C. Pichois, J. Ziegler, *op. cit.*, p. 744 ; partiellement édité dans Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. XV, cit., p. 280.
8. Ch. Baudelaire, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois avec la collaboration de J. Ziegler, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 583. Sainte-Beuve répond à Baudelaire le 15 février (Sainte-Beuve, *Lettres à Baudelaire*, publiées par C. Pichois avec la collaboration de V. Pichois, Neuchâtel, À la Baconnière, « Langages », 1973, p. 348-350).
9. Nombreux avaient été, dans la presse parisienne, les échos de la maladie de Baudelaire. En voici quelques-uns : « Petit bulletin hebdomadaire », dans *La Petite Revue*, 7 avril 1866 [non

signé] ; G. Maillard, « Hier-Aujourd'hui-Demain », dans *L'Événement*, 12 et 14 avril 1866 ; H. de La Madelène, « Chronique du jour », dans *Le Temps*, 15 et 17 avril 1866 ; T. de Banville, « Correspondance », dans *L'Événement*, 17 avril 1866 ; H. de La Madelène, « Baudelaire », dans *Le Nain jaune*, 18 et 21 avril 1866 ; C. Yriarte, « Revue de Paris », dans *Figaro*, 22 avril 1866. Voir W. T. Bandy, *Baudelaire Judged by his Contemporaries (1845-1867)*, New York, Publications of the Institute of French Studies, Columbia University, 1933, p. 76-96 ; C. Pichois, J. Ziegler, *op. cit.*, p. 732-735.

10. A. Poulet-Malassis, *Lettres à Charles Asselineau (1854-1873)*, édition établie, présentée et annotée par C. Carrère, Paris, Honoré Champion, « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 2013, p. 232.

11. E. Crépet, *op. cit.*, p. 204. Voir aussi la lettre de A. Poulet-Malassis à Asselineau du 24 janvier 1867 (A. Poulet-Malassis, *op. cit.*, p. 253) et J. Troubat, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 208-209.

12. Sainte-Beuve, *Correspondance 1822-1869*, t. II, Paris, Calmann-Lévy, 1878, p. 209-210 ; rééd. dans Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, t. XVI, Nouvelle série, t. X, cit., 1970, p. 426-427.

13. *Le Manuscrit autographe*, cit., p. 112.

14. Sainte-Beuve, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, édition avec introduction, notes et lexique par G. Antoine, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1956, p. CXI.

15. Ms Lov. D 597, fol. 211-212 ; le feuillet 212 est blanc.

16. Ms Lov. D 539, fol. 379-384.,

17. J. Crépet, « *Baudelairiana*. Lettres adressées ou relatives à Baudelaire », dans *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, février 1946, p. 58-67, p. 66-67. La lettre du 27 mars 1865 de Sainte-Beuve à Baudelaire à laquelle Troubat fait allusion ne dit pas « mon cher fils » mais « mon cher Enfant », formule que d'ailleurs le critique a utilisée plus d'une fois dans ses lettres à Baudelaire (Sainte-Beuve, *Lettres à Baudelaire*, cit., p. 343). Voir aussi la réponse de Baudelaire du 30 mars 1865 (Ch. Baudelaire, *Correspondance*, t. II, cit., p. 490).

18. D'une autre main, probablement de Sainte-Beuve.

19. La mère de Baudelaire avait rejoint son fils à Bruxelles début avril. Hémiplégique après un accident vasculaire, Baudelaire fut d'abord hospitalisé à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Élisabeth, à la Maison du Bon Secours, avant d'être reconduit à l'hôtel du Grand Miroir. Le 2 juillet, il fut transporté à Paris en chemin de fer.

20. Troubat et Nadar ont transmis une autre version des mots qu'il pouvait prononcer, que peut-être la pudeur maternelle a ici édulcorés : « cré nom ». Asselineau, dans une lettre à Poulet-Malassis de fin août ou début septembre 1866, parle de « *Crénoms* mélancoliques » ; *Les Derniers Mois de Charles Baudelaire et la publication posthume de ses œuvres*, correspondances, documents présentés par J. Richer et M. A. Ruff, Paris, Nizet, 1976, p. 69.

21. Charles Lasègue (1816-1886), répétiteur de philosophie de Baudelaire en 1839, fut un neuropsychiatre de renom, professeur à l'hôpital de la Pitié. Baudelaire, en février 1866, avait songé à le consulter à l'occasion d'un séjour à Paris. Le 12 février, dans une lettre à sa mère, il précisait que sa spécialité était « les fous et les hystériques » ; Ch. Baudelaire, *Correspondance*, t. II, cit., p. 597. Jacques Crépet a publié la réponse du docteur Lasègue à M^{me} Aupick, datant du 22 juin 1866 ; J. Crépet, « Les derniers jours de Charles Baudelaire. Lettres inédites de Madame Aupick à Poulet-Malassis », cit., p. 671.

22. Émile Duval (1825-1899) avait installé en 1865 son établissement d'hydrothérapie 1, rue du Dôme (et non au 2, comme l'écrit M^{me} Aupick). Il avait ouvert son cabinet en 1853, au 16 rue des Batailles, devenu vers 1859 une clinique d'hydrothérapie. Il a publié des articles et des ouvrages de vulgarisation, et fondé un périodique en 1859 : *Le Journal de l'hydrothérapie*, devenu, le 4 janvier 1862, *La Médecine contemporaine*. Voir C. Delons, *Narcisse Ancelle, persécuteur ou protecteur de Baudelaire*, préface de C. Pichois, Tusson, Éditions du Lérot, 2002, p. 168, n. 6 ; F. Daviet-Noual, *Le « Docteur » Guillaume-Émile Duval et la maladie de Charles Baudelaire*, Saint-Denis, Connaissances et savoirs, 2007.

23. En particulier Asselineau, Nadar et sa femme, Champfleury, Troubat, M^{me} Paul Meurice, Manet et sa femme.
24. Allusion à la candidature de Baudelaire à l'Académie française, entre décembre 1861 et février 1862, et à l'article de Sainte-Beuve : « Des prochaines élections de l'Académie », dans *Le Constitutionnel*, 20 janvier 1862 (partiellement rééd. dans A. Guyaux, *Baudelaire. Un demi-siècle de lectures des Fleurs du mal (1855-1905)*, Paris, PUPS, « Mémoire de la critique », 2007, p. 347-348). Voir A. Schellino, « Baudelaire et l'«utopie» académique », dans *Francofonia*, 67, automne 2014, p. 157-172.
25. La dernière lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve, datée du 15 janvier 1866 mais envoyée le 5 février, évoque les « névralgies » et les détresses qui tourmentaient alors le poète (Ch. Baudelaire, *Correspondance*, cit., p. 583-586).
26. De la main de M^{me} Aupick.
27. Poulet-Malassis réagit à ce mot de « médaillons » dans la lettre qu'il adresse à Asselineau, le 23 septembre 1867 : « Je n'aime pas trop le mot de médaillon de Sainte-Beuve. Il me semble que malgré son grand et juste esprit, il a toujours eu trop de tendance à considérer surtout Baudelaire comme un excentrique de grand talent. Vous vous souvenez du mot *la fantaisie de Baudelaire* à propos des élections à l'Académie de 1862. C'est trop peu, et cela rappelle trop la locution du XVIII^e siècle : *la Folie Beaujon*, etc. Enfin, nous verrons » (A. Poulet-Malassis, *op.cit.*, p. 264-265).
28. Sainte-Beuve avait été opéré au prépuce en février 1866, contre la volonté de certains médecins. Baudelaire, qui avait appris la nouvelle par un entrefilet de *L'Indépendance belge*, avait écrit à Troubat le 14 février. Le lendemain, Sainte-Beuve lui avait répondu en termes rassurants (Ch. Baudelaire, *Correspondance*, t. II, cit., p. 597 ; Sainte-Beuve, *Lettres à Baudelaire*, cit., p. 348-350).
29. Rééd. dans A. Guyaux, *op. cit.*, p. 437-442.
30. *Ibid.*, p. 439.
31. Cette digression est tirée de la notice que Th. Gautier avait publiée en août 1862 dans *Les Poètes français*, l'anthologie dirigée par E. Crépet. *op. cit.*, p. 354-355.
32. Partiellement rééd. dans W. T. Bandy, *op. cit.*, p. 116-117.
33. Partiellement rééd. dans *ibid.*, p. 143.
34. Ce n'est pas la mort de Vigny qui avait donné à Baudelaire l'idée de se porter candidat à l'Académie française, entre décembre 1861 et février 1862 : hésitant d'abord entre les fauteuils de Scribe et de Lacordaire, le poète avait opté pour celui du père dominicain. Vigny, qui mourut en septembre 1863, fut l'un des rares académiciens qui s'intéressa réellement à sa démarche, selon les récits que Baudelaire lui-même en a fait à ses proches. (Voir notamment la lettre à sa mère du 25 décembre 1861 et les lettres à Vigny du 16 novembre 1861 et des 26 et 30 janvier 1862 ; Ch. Baudelaire, *Correspondance*, t. II, cit., p. 195-196, 202, 221-224).
35. Voir note 23.
36. Ch. Baudelaire, « Quelques caricaturistes français », dans *Le Présent*, 1^{er} octobre 1857, rééd. dans *L'Artiste*, 24 et 31 octobre 1858 ; *Id.*, *Œuvres complètes*, t. II, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 544-563.
37. Constantin Guys, fils d'un commissaire de la marine française, avait longtemps voyagé comme illustrateur pour le compte de *l'Illustrated London News*, avant de s'installer à Paris, en 1860.
38. Ch. Baudelaire, « Le Peintre de la vie moderne », dans *Figaro*, 26 et 29 novembre et 3 décembre 1863 ; *Id.*, *Œuvres complètes*, cit., p. 683-724.
39. Partiellement rééd. dans W. T. Bandy, *op. cit.*, p. 100.
40. Partiellement rééd. dans *ibid.*, p. 104-106.
41. Partiellement rééd. dans *ibid.*, p. 113-114.
42. Rééd. dans A. Guyaux, *op. cit.*, p. 421-427.

43. Partiellement rééd. dans W. T. Bandy, *op. cit.*, p. 102.

RÉSUMÉS

Nous donnons ici le texte des lettres échangées entre Sainte-Beuve et Mme Aupick pendant la maladie et peu après la mort de Baudelaire. Il s'agit de quatre billets datant des 10 et 12 juillet 1866 et des 2 et 7 septembre 1867. À ces documents nous joignons une étude sur les coupures de presse du « Dossier Baudelaire » constitué par Sainte-Beuve à la mort du poète, et aujourd'hui conservé dans le fonds Lovenjoul à la Bibliothèque de l'Institut.

INDEX

Mots-clés : Baudelaire (Charles), Baudelaire dans la presse, Sainte-Beuve (Charles Augustin), Mme Aupick, fonds Lovenjoul